La bataille de la Woëvre

Sous ce titre *La Bataille de la Woëvre* - 1915 - M. le baron de Mauni vient de publier chez Lavauzelle, un ouvrage qui, remarqué dans les milieux avertis, mérite aussi de retenir l'attention du grand public.

L'auteur imagine une guerre éclatant entre la France et l'Allemagne en 1915, et il en trace les préliminaires, l'action et les conséquences, sous la forme d'un rapport adressé au roi d'Italie par le major général Braccio di Montone, aide de camp de Sa Majesté.

De l'ensemble de ce rapport, il convient de dégager et de mettre en lumière certaines considérations assez troublantes appuyées sur des faits historiques ou sur des observations attentives et réfléchies : 1° la question des fortifications de Nancy; 2° celle de la neutralité de la Belgique en cas de conflit entre la France et l'Allemagne ; 3° la part faite aux aéroplanes dans la guerre de demain.

Y a-t-il une « question de Nancy » ? Cela n'est pas douteux, nous dit l'auteur de *La Bataille de la Woëvre* qui affirme que la menace de guerre de 1875 n'eut pas d'autre motif.

Si nous rapprochons de cette assertion ce fait que toutes les tentatives de 1877, 1879 et 1886 pour élever autour de Nancy des ouvrages de fortification passagère furent frappées d'interdiction par l'Allemagne, l'affirmation du baron de Mauni ne manque pas de vraisemblance. Celui-ci expose d'ailleurs dans tous ses détails, l'origine de cette « question de Nancy ».

« A Versailles, en 1871, Bismarck prétendait ajouter aux clauses déjà passablement dures imposées à la France, la défense de fortifier Nancy. Aussi le territoire autour de Nancy et la plaine entre Meuse-et-Moselle nommée la Woëvre, plaine ouverte et dépourvue de défenses naturelles, forme-

raient un gage saisissable à la discrétion de l'Allemagne qui, désormais, n'aurait qu'à faire avancer ses troupes pour récolter, sans coup férir, les bénéfices d'une nouvelle guerre, et en attendant tiendrait la France en crainte et en respect. »

M. Thiers résista, répondant que cet article ferait rejeter le traité par l'Assemblée de Bordeaux.

« On transigea et le chancelier se contenta de la promesse verbale, où M. Thiers engagea son honneur personnel, que du vivant de M. Thiers, Nancy ne serait pas fortifié.

« Fort habilement le président s'était entendu avec le général Séré de Rivière, chargé des nouvelles fortifications, avec les rapporteurs des budgets militaires et les publicistes influents, pour que l'inopportunité stratégique de la mise en défense permanente de la ville de Nancy devint une sorte d'axiome imposé par les professionnels à la niaiserie du vulgaire. »

M. Thiers ayant dû abandonner le pouvoir, le maréchal de Mac-Mahon qui lui succédait, mit publiquement à l'étude le camp fortifié de Nancy.

« Mais l'ambassadeur d'Allemagne, informé, apporta le veto de son maître et en justifia les motifs. Bismarck fit connaître qu'au premier terrassement commencé, il occuperait la ville de Nancy. Le maréchal appela an secours le tsar Alexandre et le prince de Galles. Ils imposèrent silence sur le champ, morigénèrent Mac-Mahon. calmèrent Bismarck et conseillèrent qu'on fit revivre la fable stratégique dont on s'était servi. »

« Dans la même intention on laissa inventer et raconter que Bismarck avait voulu, sans même donner un prétexte, recommencer la guerre, et que l'Angleterre et la Russie s'y étaient opposées. Une légende détaillée fut fondée sur ce thème, et chacun y trouva son compte, surtout Mac-Mahon

et le vieux général Le Flô, même sans excepter le chancelier de fer, assez flatté qu'on crût que le seul froncement de son épais sourci avait suffi pour remplir la Gaule d'alarme et l'Europe d'effroi. »

Ainsi furent enterrés, pendant quarante ans, tous plans ayant pour but la fortification de Nancy.

Et c'est encore à propos de cette « ques tion de Nancy » qu'éclate la guerre de 1915, thème du volume du baron de Mauni.

Depuis 1911, l'Allemagne préparait la guerre. La France désirait la paix, mais il était évident que, poussé à bout par l'arrogance germanique, elle trouverait dans l'unanimité temporaire de ses citoyens et dans l'assentiment des autres nations, une force morale qui manquerait à son agresseur. »

Les Allemands cherchaient un prétexte pour justifier le commencement des hostilités. Toutes les chicanes soulevées par eux sur les frontières du Congo étaient demeurées vaines. C'est alors qu'en 1915 ils décidèrent de susciter une querelle portant sur la question des fortifications de Nancv.

Et c'est ici que surgit dans l'ouvrage du baron de Mauni une Question à peu près aussi grave celle que nous venons d'examiner : la neutralité de la Belgique.

« Afin de donner le change sur son plan d'invasion, Guillaume II avait fait ou laissé publier depuis plusieurs mois, touchant la neutralité belge, des maximes qui étaient autant de menaces. Un jurisconsulte tudesque, spécialiste en droit international, était allé jusqu'à dire que cette neutralité, jadis garantie par la Prusse, l'était peut-être encore par celle-ci mais non par l'empire allemand. En même temps, les écrivains militaires de Berlin s'attachaient à démontrer qu'en cas de guerre avec la France, la basse Meuse était désormais la seule voie avantageuse, même la seule praticable. Toutes ces polémiques n'avaient d'autre but que

de donner le change aux Français et de les engager, en cas d'alarme, a porter le gros de leurs forces vers la Sambre, tandis qu'on les envahirait à l'est. »

Cet état d'esprit des Allemands indiqué par l'auteur de *La Bataille de la Woëvre* est loin d'être imaginaire. Les publications militaires allemandes parlent gravement d'envahir, en cas de conflit, la France par la Belgique. Et le baron de Mauni lui-même a fait, ailleurs que dans son ouvrage, les déclarations suivantes :

« J'ai plus que la conviction, j'ai la certitude que les Allemands cherchent à nous inquiéter vers Sambre et Meuse, pour détourner de Moselle et Sarre une partie de tre forces que nous immobiliserions vers

Mézières et Sedan, et se rendre ainsi plus facile l'envahissement de notre Lorraine. Quant à envahir la Belgique, ils n'en feront jamais que semblant, mais ils prendront tous les moyens, fausses démonstrations, fausses nouvelles et autres faussetés, pour nous provoquer nous-mêmes à quelque imprudence. Songez donc quelle chance, si sur une alarme quelconque habilement jetée, on pouvait dire qu'une reconnaissance, voire une simple patrouille française, a franchi la frontière belge et violé la neutralité ! »

Mais dans *La Bataille de la Woëvre*, la ruse allemande n'a servi qu'à donner 'l'éveil au cabinet anglais en même temps qu’au roi des Belges et au gouvernement français.

Aussi le jour de la déclaration de guerre, les forces des belligérants sont-elles à peu près égales dans cette plaine de la Woëvre où s’engage la plus formidable des batailles des temps modernes.

Le récit de ce combat où se heurtent 600.000 hommes, est décrit par une plume nerveuse et brillante. Ce passage du volume est certainement l'un des plus beaux.

Mais il est surtout intéressant par ses aperçus sur la guerre aérienne.

« Au Moment de la déclaration de guerre, 1.000 aviateurs français étaient prêts à se lancer dans le Vosges, la Moselle, la Sarre, la Seille et le Rhin, 500 autres machines, attachées aux batteries d'artillerie, avaient pour fonction spéciale d'éclairer le champ d'action du canon et de demeurer à portée des états-majors.

« L'avion français est de deux sortes le plus grand, le n° 1, est exclusivement destiné aux reconnaissances. Il est monté par deux hommes, a:n pilote et un observateur géographie. Mais le véritable engin de guerre français est le Deux. Ce remarquable engin n'a qu'une envergure de huit mètres. Il est monté par un homme.

L'aviateur qui monte ce Deux se tient presque constamment à 400 mètres. L'aion Deux porte 50 obus très longs chargés en mélinite, pesant chacun deux kilos. Ces obus tombent à la volonté de l'aviateur au moyen d'un mécanisme que gouverne une pédale. L'avion Deux peut faire 700 kilomètres sans atterrir.

« La machine allemande est un biplan de grande envergure, monté par trois hommes, savoir : un pilote, un observateur et un artilleur. Elle porte 30 obus de chute à fusée percutante, pesant chacun 10 kilogrammes. Elle peut, sans prendre terre, parcourir en air calme 400 kilomètres. Elle opère à la hauteur normale de 1.000 mètres. Au moment de l'entrée en campagne, l'Allemagne possédait 400 de ces appareils.

Dès le début des hostilités, les aéroplanes allemands jettent des bombes sur Nancy. Mais le lendemain matin, cinq cents machines françaises volaient à tire d'aile vers le Rhin, le franchissaient sans coup férir, et venaient décrire leurs cercles au-dessus de la grande ville de Mamkeim. Et à un signal donné, dix mille projectiles, en moins d'un quart d'heure, pleuvaient sur

la ville, les casernes, les bâtiments des gares, les bateaux le pont, faisant d'innombrables victimes et allumant plus de 80 incendies. « Réponse l'attentat d'hier sur Nancy » portaient des billets manuscrits jetés en même temps que les bombes. »

L'effet produit sur les Allemands fut foudroyant.

Après quatre jours de bataille, les Français remportent une victoire éclatante. Une armistice est conclue et la France se voit rendre ses frontières d'avant 1870 et même celles de 1814.

La *Bataille de Woëvre* doit être lue et méditée. En évoquant les fautes du passé, elle £ signale celles qui sont éviter dans le présent et dans l'avenir. Et de plus, elle nous 1 rappelle, à une heure où le besoin en apparaît plus impérieux que jamais que la France, confiante en sa force, doit toujours conserver tout son sang-froid, même dans les circonstances les plus délicates.

Emile BREVET